

## C.C.C.

J'ai fondé, il y a quelques temps, le club des collecteurs de cailloux, le C.C.C, un club auquel on appartient sans le savoir. C'est à dire que, même moi je ne sais pas qui est membre. Si vous marchez en ramassant des cailloux, que vous les examiniez sommairement, que vous en gardiez quelques uns ou que vous les rejetiez tous, Bienvenu au Club. L'important n'est pas de collectionner les cailloux, mais de marcher en les regardant, à la recherche de quelque chose qui relève de l'esthétique en matière de cailloux. Personnellement les beaux, je les mets dans mes poches ou dans mon sac. Et le soir venu, ou après plusieurs journées de cueillette, je les trie pour ne garder que ceux qui ont vraiment quelque chose de particulier, qui sont exemplaires du lieu d'où ils proviennent, que l'on peut montrer ou tout simplement regarder en pensant : ça c'est un caillou de tel endroit.

Dans les sociétés savantes, il y a des "docteurs honoris causa" ; au C.C.C, nous avons un président d'honneur, à titre posthume ; c'est le facteur Cheval. Qui plus que lui mérite le titre de collecteur de cailloux ? Il avait très bien compris à quel point ils peuvent être art ; il a dit l'essentiel sur le ramassage des cailloux. Quelque chose comme " J'ai rêvé d'un palais, mais je ne savais pas le construire ni faire les décorations. Puis je me suis aperçu que la nature pouvait fournir les sculptures, il suffisait de ramasser les cailloux rencontrés au hasard des chemins. Alors j'ai commencé à en mettre dans mes poches, puis à faire ma tournée avec un panier, et plus tard avec une brouette ". Au point que dans une petite niche de son Palais Idéal, il a comptabilisé le nombre d'heures de travail, de sacs de ciment, de brouettes de sable et presque de tonnes de cailloux qu'il a charriés. Comme quoi, on peut être artiste et comptable et aussi que la conscience d'une œuvre est toujours de longue haleine.

Je ne veux pas construire de palais idéal ; mon ambition est plus modeste. Ramasser des cailloux, est un passe temps comme un autre, une façon de s'occuper en marchant, de se concentrer sur quelque chose. Aussi, chaque fois que nous partons en voyage, Christiane et moi, nous ramenons des cailloux. Cette fois-ci nous sommes partis en Jordanie et voici ce qu'il en est, question pierres et vieilles pierres.

Pour commencer nous sommes allés à Jerash, une ville romaine à cinquante kilomètres au nord d'Amman. La sortie de la capitale est assez facile, si l'on a un bon sens de l'orientation. Il faut traverser des quartiers neufs et encore des quartiers neufs, vers l'est, jusqu'à trouver un panneau indicateur en caractères lisibles, un panneau pour touristes. On roule alors vers le nord, entre des collines désertiques qui encerclent de petites cuvettes-oasis avec quelques cultures et des champs d'oliviers. Quand le paysage devient un peu plus vert, on est arrivé. La ville actuelle est à droite et l'ancienne est à gauche ; une rivière malingre les sépare. Elle passe sous un pont antique, preuve qu'à l'époque romaine la cité occupait les deux rives. Un arc de triomphe, construit pour la visite d'Hadrien l'empereur, marque l'entrée. En contrebas, il y a le parking et les boutiques de curios qui sont fermées parce qu'on est Vendredi. Derrière l'arc il y a les ruines de l'hippodrome envahies d'herbes folles. On imagine, grâce aux images de Ben-Hur et à celles de nos stades actuels, l'ambiance des courses de chars.

Après la guérite, où l'on paye son ticket, une autre porte monumentale donne accès aux ruines et à la curieuse place publique, entourée de colonnes, qui est de forme ovale et tronquée et qui plus est, asymétrique. Elle est dominée par un temple de Zeus et un théâtre parfaitement restauré. Un groupe de voyageurs s'essayait à quelques scénettes pour tester l'acoustique ; parfaite. Sur la place débouche la rue principale dont le pavage couvre un écoulement d'eaux usées similaire aux nôtres. En son milieu, juste après une large fontaine qui déversait une eau dont on se demande d'où elle pouvait venir, un large escalier mène aux restes d'un temple autrefois colossal. Il n'y a plus que quelques colonnes extérieures sur une esplanade et le cœur

du temple, simple pièce aux murs nus et à l'appareillage monumental. En face, de l'autre côté de la grand rue - comment pouvait-elle s'appeler du temps de la splendeur de Jerash - nous allons nous reposer, assis sur des fûts de colonnes posés en vrac comme dans un dépôt. Les archéologues doivent aimer ces lieux où ils semblent résignés à ne pas reconstituer le passé. Il y en a dans toutes les fouilles d'envergure et c'est un lieu propice pour ramasser quelques cailloux antiques. Nous avons ainsi, dans notre collection, un morceau de larmier, pièce de marbre marquée de grosses pustules symbolisant les gouttes de pluies, et quelques fragments de poteries, culs d'amphores et tessons abandonnés, aux décors incertains. Je ne sais pas si ces derniers peuvent être comptabilisés en tant que cailloux. D'ailleurs nous avons quelques scrupules à piller les sites, en pensant aux futurs visiteurs.

Le lendemain nous sommes descendus vers Aquaba en prenant la route de la Mer Morte. Elle est bien décevante, surtout près d'Amman. Plus on s'éloigne de la ville, plus le paysage devient aride. Elle s'enfonce dans la dépression bordée à l'est par la chaîne de montagnes qui traverse la Jordanie, du Mont Nébo à la Mer Rouge, et à l'ouest par la vallée du Jourdain devenue la frontière d'Israël. Son tracé se devine à la densité des serres qui couvrent, côté israélien, une bonne moitié des terres, alors que côté jordanien elles sont assez rares. D'un côté comme de l'autre, les reflets du soleil font croire à des terres immergées

Les premiers accès à la Mer Morte sont comme des terrains vagues. Nous nous approchons d'un complexe balnéaire, fermé par une barrière style voie ferrée, qui est entouré de barbelés. On se croirait à l'entrée d'un camp militaire et nous prenons la fuite. Les montagnes qui tombent dans la Mer Morte sont comme pourries. Celles que l'on longe ne sont pas du caillou, plutôt un agglomérat de sable et de gravier, profondément raviné, de couleur rouge et brun. Il n'y a rien à ramasser. Seuls quelques torrents asséchés mettent un peu de couleur dans ce paysage triste. Attirés par l'eau, nous nous arrêtons. Je ne peux m'empêcher d'y plonger la main. Elle est visqueuse, comme si on y avait mis en excès un produit vaisselle qui ne mousse pas, et j'ai hâte de me sécher. Par endroit, une croûte de sel est venue enrober les rochers du bord. A défaut de galets insignifiants, nous avons ramassé un peu de ces concrétions salines. Plutôt dures, elles se sont bien conservées, jusqu'au jour où nous les avons abandonnées, faute d'intérêt.

Le soir nous arrivons à Aquaba qui est une oasis, avec des montagnes pelées qui tombent dans la mer rouge. Au pied, une petite bande de palmiers marque le changement. Aquaba est aussi une station balnéaire, avec des hôtels internationaux, dépourvus de style et même de caractère, qui accaparent les plages. Le centre, avec ses magasins et son petit marché a conservé quelques charmes, encore que beaucoup de commerces soient dévolus au tourisme. Il faut contourner le port, en direction de l'Arabie Saoudite, pour accéder au ban de corail. Il est là, vivant, en bordure de la plage, entre un et trois mètres d'eau, parfaitement visible avec un simple masque. Entre deux baignades, le temps de se réchauffer car nous ne sommes qu'à la mi-mars, nous ramassons de tous petits morceaux de corail blanc, usés, alvéolés et déposés par la mer. Dans l'eau, on trouve parfois quelques morceaux plus importants, sans doute cassés au cours de baignades antérieures. Nous les recueillons comme des pierres précieuses, bien que nous sachions qu'ils se décolorent en vieillissant. Le patron du " Bédouin-Restaurant ", la buvette du camping en bordure de la plage qui est désert en cette saison, nous explique qu'il loue des tentes et qu'on peut faire des grillades de poissons, le soir, dans son paradis. Sa baraque possède, en guise d'enseigne, un poisson perroquet tout desséché au bec identique à celui des oiseaux. Le soir, nous y sommes retourné manger un fantastique mérrou.

Le lendemain nous partons pour le Wadi Rum. Sur la route il y a un poste officiel où le contrôle est bon enfant. Les militaires s'occupent surtout à pratiquer l'anglais en questionnant le touriste. Ils trouvent très amusant que l'on veuille rester plusieurs jours dans cet endroit où il ne leur viendrait pas à l'idée de passer des vacances. Ils semblent même douter qu'on puisse y rester et doivent rêver de lieux plus animés. Il faut dire que le Wadi Rum est un désert parsemé de montagnes. Elles ont comme poussé dans le sable qu'elles dominent de plus de 500 mètres en

dégageant de larges vallées, des oueds depuis longtemps disparus. Les falaises très raides, parfois surplombantes, sont rouges, ocre, bistres suivant l'éclairage. Certaines dégoulinent comme si elles s'étaient refroidies trop lentement et qu'elles avaient eu le temps de suinter, de baver, et de se boursoffler avant de se figer sous la forme purulente qu'elles ont encore aujourd'hui.

A Rum il y a un Resthouse qui propose la demi pension, et il n'y a que ça. C'est logement sous la tente, avec un gros matelas et de nombreuses couvertures, car la nuit il fait un froid de loup. Le petit déjeuner est copieux, et le soir on se sert au buffet tant qu'on veut. En plus il y a deux excellents musiciens locaux, luth et darbouka, dont l'un chante avec une exceptionnelle voix du désert, une voix très claire qui porte au loin. Lors de notre passage, il y avait une sorte de Mata Hari américaine, mince brune aux cheveux longs et aux airs mystérieux. Nous l'avons vu d'abord enfiler des perles pour broder un gilet à la lumière tombante du soir. Mais la nuit, elle pratiquait la danse du ventre avec un art consommé, tout en restant couverte de la tête aux pieds. Son balancement de hanches lui assurait l'estime exaltée des serveurs du Resthouse. En l'absence complète de femmes bédouines, notre Mata Hari se chargeait de toute la libido des personnels avec une bonne volonté pleine de réserve, tout en sachant qu'elle en excitait plus d'un. Elle semblait n'y gagner qu'un peu d'amusement et de la nourriture, alors qu'elle déversait, jusqu'au fond des cuisines, une quantité exceptionnelle d'érotisme oriental. Son amie, une guitariste blonde aux allures de Joan Baez, s'occupait des groupes de jeunes touristes mâles ; il faut dire qu'elle n'y connaissait rien en matière de danse du ventre et hormis sa blondeur elle ne présentait, pour le bédouin, qu'un intérêt secondaire. Tous les groupes de passage n'y étaient pas sensibles ; les anglais semblaient lui préférer de grandes canettes de bière.

Rum est un groupe de baraquements autour d'un fortin qui doit sa renommée au fait historique qu'il était le camp de base de Lawrence d'Arabie qui, avec ses arabes et leurs chameaux, déferla sur Aquaba pour y chasser, au nom des anglais, l'occupant turc. Dès la sortie on est dans ce désert parsemé de parois gigantesques, au pied desquelles sont plantés des campements bédouins. Le matin ils proposent, à des prix exorbitants, des tours dans leurs 4 x 4. Et quand l'heure est passée, ou qu'ils sont trop nombreux compte tenu de la demande prévisible, ils retournent dans leur tente ou auprès de leurs chèvres. Quelques chameaux excédentaires, pour les promenades exotiques proposées aux rares touristes, sautillent au devant d'une maigre végétation, car leurs pattes sont entravées par des liens. Les emplacements de campements tournés vers le nord, qui bénéficient l'été d'une ombre salvatrice, semblent réservés ; en cette fin d'hiver, ils sont marqués et encerclés de cordes. Mais on imagine l'été le regroupement des clans et les rivalités suscitées par l'ombre indispensable.

Nous avons renoncé au 4 x 4 japonais, Toyota ou Nissan, dont le succès local ne souffre pas d'exception. Nous avons décliné le chameau, pour cause de ridicule. Nous partons donc à pied pour contourner ces montagnes insolites plantées dans le sable. Il est plutôt dur, encore qu'un groupe de VéTéTistes français nous l'ai qualifié de traître ; le temps de s'élancer, il tourne mou et les condamne à pousser leurs engins dans le sable jusqu'à la prochaine zone dure dont ils savent par avance qu'elle sera trop courte et sans avenir. Il permet néanmoins de marcher sans trop de peine à condition de deviner les passages les plus fermes, ce qui nous fait zigzaguer.

Le nez alternativement rivé vers les cimes et plongé vers le sol, nous ramassons de petits cailloux aux transparences opalines. Ils sont tout lisses et ronds, presque translucides, avec des couleurs d'œufs d'oiseaux. A l'assaut d'une dune franchement rose qui masque un raccourci entre deux parois, je ramasse une pierre digne du facteur Cheval ; sa base est un pavé presque régulier, mais la face opposée est hérissée de stalactites globuleux. Au point de se demander comment un cailloux isolé a pu sécréter de tels appendices. Un peu de sable rouge est resté collé au pied des excroissances et témoigne de la couleur du sable. Dans une zone toute plate, Christiane met la main sur le cailloux cassate ; un carré plat, presque parfait, aux couleurs vanille et chocolat séparées par une diagonale. Il ne lui manque que les gaufrettes.

Nous avons contourné l'une de ces montagnes, à la recherche de pétroglyphes, antérieurs à toute écriture, gravés sur les gros blocs tombés des falaises. Ce n'est pas la première fois que nous cherchons des inscriptions et, comme d'habitude, nous fouinons dans des endroits trop secrets. Nous collons aux falaises et crapahutons sur des monticules sans rien trouver, alors qu'ils sont tout simplement sur les gros blocs détachés les plus bas. Ces gravures sont des motifs peu travaillés mais qui prouvent que cet endroit si austère était déjà fréquenté il y a des milliers d'années.

Nous revenons par une gorge très étroite qui débute comme un fond de rivière. Rapidement elle s'efface et nous suivons un dédale de cairns qui nous oblige à escalader de vires en vires. Ils se font de plus en plus rares et nous essayons plusieurs passages avant de retrouver le bon. Quelques traces nous confirment que nous sommes sur le bon chemin. A un endroit problématique, je vois un cairn sur une corniche au dessus. Croyant qu'il est sur le chemin j'escalade un passage plus délicat, et me retrouve sur une plateforme pour m'apercevoir qu'elle ne débouche sur rien. En redescendant avec précaution, une colonnette à laquelle je me tenais se brise et vient rayer mes lunettes. Ayant par réflexe rétabli mon équilibre, je jette ce morceau de grès trop tendre et achève ma retraite avec une petite frayeur rétrospective. J'imagine que le secours en montagne au Wadi Rum doit être des plus sommaire.

Le soir, au camp, les jeunes français qui parcourent la Jordanie en VTT ont perdu deux des leurs qui se sont élancés à l'assaut d'une montagne - celle de l'arche naturelle qui a servi de support publicitaire à une marque de cigarettes françaises qui voulait sans doute venter le côté extraterrestre de ses fumeurs. Pris d'une frénésie d'escalade, ils se sont élancés vers la cime sans réfléchir au fait qu'il est toujours plus difficile de descendre que de monter. Les autres ont eu beau les appeler, et leur rappeler qu'ils devaient partir le jour même à travers le désert vers Aquaba, ils ont poursuivi leur ascension sans plus d'entendement que la grenouille qui accepte de faire traverser la rivière au scorpion. Et, oh miracle, une cordée s'est présentée pour escalader la même montagne, mais avec armes et bagages, ou plutôt cordes et assurances. Le bédouin et son 4 x 4, qui les avait amenés, piétinait ; le groupe tronqué est rentré ; dix heures plus tard ils attendaient toujours avec une inquiétude croissante facilement perceptible au travers du ton enjoué. Finalement la cordée est arrivée au sommet où elle a retrouvé les deux fugitifs qui n'avaient pu que constater qu'ils étaient bloqués. Mais la descente en rappels, dans laquelle on s'échange les baudriers dans l'obscurité, prend un temps infini. Ce n'est que vers minuit que tout le monde se retrouve au Resthouse. J'espère que les miraculés auront pris conscience de la chance qu'ils ont eu de s'en sortir.

Après deux jours de randonnée dans les sables, nous partons pour Pétra. C'est à cent cinquante kilomètres au nord sur le fil des montagnes. A l'ouest il y a la dépression du Wadi Araba dans le prolongement de la mer Morte par où nous sommes venus ; à l'est le désert où passe l'autoroute où nous rabattent tous les panneaux indicateurs. Nous roulons sur les crêtes, sur la route dite des Rois, la seule pratiquée dans l'antiquité, car c'est la seule qui possède des points d'eau et donc des villes étapes.

Pétra, le camp de base des Nabatéens, ces pillards de caravanes, est sur un fond de rivière. On y accède par une étroiture, ancien lit d'un torrent qui a creusé une gorge, profonde de plus de 100 mètres et longue d'un kilomètre. Même dans l'antiquité, c'est à dire de - 500 à + 100, cette rivière était à sec. Tout au long de la gorge d'accès, ils avaient taillé, dans chaque flan, une conduite d'eau renforcée par des tuiles emboîtées.

Cette gorge débouche sur l'archétype des constructions nabatéennes ; un tombeau à la façade de style gréco-romain, taillé dans la pierre, qui n'est pas sans rappeler les tombes lyciennes que l'on voit le long de la côte sud-ouest de Turquie. Cette façade de 35 mètres de haut est en creux par rapport à la falaise dans laquelle elle est sculptée. Elle figure un temple dont la porte donne sur une simple pièce gigantesque, elle même taillée dans le rocher. C'est la porte d'entrée sur le site de Pétra. Un vieux chameau tout décoré y est couché comme devant sa niche. C'est déjà lui

qui pose sur les cartes postales poussiéreuses en vente partout et donc sur les milliers de photos prises depuis. Lors d'un de nos passages, une chorale germanique s'essayait au chant sacré qui sonne particulièrement bien dans cette sorte d'église.

Sur toute l'étendue du site, ces lieux de repos pour les morts, plus ou moins imposants, se répètent par centaines. Au point qu'on se croirait dans un cimetière si quelques monuments, théâtre, temple ou forum, ne venaient rajouter un peu de vie à ce sanctuaire. Les signes d'habitation sont rares, sans doute postérieurs. Le nabatéen devait camper un peu partout devant ces tombeaux dispersés dans les collines escarpées où tout un système de vires, parfois taillées, permet de se déplacer. Au sommet des collines on trouve des symboles religieux et des lieux de sacrifice. Quelques bédouins occupent encore trois pièces creusées à même le roc. Celle de gauche sert de garage à l'inévitable 4 x 4, celle de droite tient lieu de bergerie au troupeau de chèvres et celle du milieu abrite la famille. Le linge sèche à même le rocher.

Tout au long du passage principal, des vendeurs de bouteilles de sables multicolores attendent le client, plutôt passivement, en effectuant des démonstrations de leur art. Ils tuent le mystère de la création des motifs de chameaux et de palmiers en les réalisant sous les yeux de leurs acheteurs potentiels. Les enfants courent au devant des touristes pour leur proposer les plus beaux cailloux qu'ils ramassent sur le sol. Ce sont des grès multicolores, stratifiés en couches plus ou moins fines, aux couleurs contrastées. Une large couche bistre suivie d'un fil noir qui borde une lame jaune, puis une base blanche ou les mêmes couleurs dans un ordre différent. Les gamins proposent le lot de trois pierres pour 1 DJ (le dinar jordanien qui vaut dans les 9 FF) mais on peut marchander ; nous avons encouragé la collecte locale en en réclamant quatre, ce qui nous a été accordé sans marchandage. En marchant dans les hauteurs et les endroits moins fréquentés, nous trouverons leurs mines mais trop tard, nos poches sont déjà pleines.

Je tiens à préciser que ces enfants ne sont pas membre du C.C.C, car ils pratiquent la collecte dans un but lucratif. Et même s'ils ont senti l'intérêt esthétique du cailloux, ils ne l'ont fait que par mimétisme ; certaines pierres se vendent mieux que d'autres et c'est tout. Leur entendement va même jusqu'à les découper pour en tirer plus de profit ; c'est dire tout le respect qu'ils n'ont pas pour ces objets naturels. Un membre du C.C.C ne s'abaisserait pas à cela.

Alain G.

Printemps 1998